

# Les Clack

## II

ANTÉCIMAISE

Pige



Pige



**L'athée génère !**



Eva Perlmann

# **Le Réveil**

ANTÉCIMAISE





*Caca.*

Luis Sepúlveda



I



Mine de rien, il y a des musiques que l'on aime et d'autres qui font peur.

Mon chat par exemple, adore tout ce qui tourne autour de celles de salon, et ce qui l'effraie c'est le jazz, le rock expérimental et les inclassables, cette catégorie 7 chère aux médiathèques. Et puis, c'est une bête ambivalente en ce qui concerne la musique indienne, et tout particulièrement les tablas qui le rendent calé en mathématiques plus encore que, parallèle saisissant, avec celle jouée depuis les sillons d'un vinyle sorti du bac. Bon, c'est bancal !

Le registre de ses exécrations acoustiques est assez étendu, qui va des ondes Martenot aux coups d'un marteau métaphorisant les basses d'une paire d'enceintes !

Évidemment, ce bain de jouvence inversé pour chat célibataire est, du moins à mon entendement, compensé par un appétit, en plus de celui pour la tipule, irraisonnable pour les fourmis, celles en particulier qui hantent notre appartement, un rez-de-chaussée.







À l'heure décrue de la méridienne, elles vont s'approvisionner, un je-ne-sais-quoi s'ajoutant à un autant, derrière les biscuits, une latte du parquet, mon fauteuil et patin-couffin.

(J'écris « notre » appartement, car c'est l'antre absolu du petit mammi-fère, et, lorsqu'il ne pose pas en potiche velue sur la table de la cuisine, il se roule en boule dans son panier préféré : *mon fauteuil*.) Dès qu'il les voit en file indienne, a fortiori à deux ou trois se croisant, c'est pressé comme un lavement que le chat bondit !

Et de « lavement », j'en connais un rayon car il ne les digère absolument pas, laissant la caisse coliqueuse après chaque indigestion de bonbon sexipède. Ah ! Quel chat mal léché !





Dans l'idée peut-être de nous exproprier, Mica et moi, au dernier printemps les fourmis ont poussé assez loin la pointe de l'ironie d'insecte, où la déteinte a fait du mot leur ombre – oxymore ingénieux, vu que la colonie de fourmis tient du néon, ou de la lampe à arc à la rencontre de deux individus, concept déplacé pour l'espèce –, et leur colonisation s'est avérée insupportable : comme si Mica dormant sur mon fauteuil n'était pas assez, ma bibliothèque en était remplie !

De plus, pour aggraver leur cas, l'un des livres les plus chers à mon cœur — un papier ancien, assez doux et gaufré — avait été utilisé pour lieu de leurs déjections.

Sans excréments, ma sœur m'avait offert ce livre-là. Je ne vais pas ne pas politiser. Ne vous inquiétez pas. Le 2 de tension de la littérature est un 22 chez moi.

Alors oui, il s'agissait d'abord d'un Roubaud, et donc c'est dit. Un Roubaud jouxtant un Royet-Journoud ; ne me demandez pas pourquoi ce bouquin égaré. Non que je veuille en agissant ainsi créer de la frontière entre deux auteurs, ou entre deux lettres de l'alphabet, mais le Royet-Journoud je l'ai, du coup, ancienne liquide accotée d'un K, rapproché de la revue de Pesty, récemment acquise. (Une édition originale de *La Notion d'obstacle*, eh bien ! de mon avis ça ne se mélange pas au lieu d'hygiène d'un intestin...) Plus loin, en remontant écarts catégoriels et classement d'auteurs, même étagère en suivant la colonne abominable, index par l'œil aidé, l'on remonte avec Quintane et, suis-je distraite, un *odd*, le de Quincey des *Confessions*, ce qui n'est pas à proprement parler de la poésie, et pas plus de l'aveu, du Queneau, Prigent, Prévert, Ponge, etc., puis un 10×13 que je découvre avec stupéfaction épargné (un papier traité, probablement), enfin celui qui a pris le plus cher. C'est mon *Chronique de la neige*, un Galilée de 1997.

Quant aux gouttières ruinées de quelques-uns de mes livres, j'en conclus que l'insecte eusocial du sous-ordre des Apocrites a, en bref, le cul délicat.

II





Et Mica, oubliant sa passion musicale, n'avait plus de cesse que de vouloir les en déloger... Il griffait tout ce qui faisait dos littéraire en rayon Poésie, et s'acharnait sur les signets, petits rubans colorés qu'il adore croquer.

La colonie de fourmis avait même construit un nid dans le boîtier du téléphone ! Invasion rampante parmi des livres au dos lacéré, chaton halluciné par tout ce petit peuple caparaçonné dans la clarté d'une armure chitineuse, quotidien pris entre deux cale-livres ! Pourtant je ne sais pas écrire, et lorsque, en visite annuelle à Faro, je m'y essaie, Rita n'a de cesse de me le rappeler, me prodiguant conseil après conseil : « Que de perte de temps ! ce conte n'a pas la tenue du plus petit de l'un de mes bouquets ! » La simplicité... plus de l'eucalyptus ; c'est familial, un don qui ne se partage pas. J'en connais et les couplets et le refrain. Puis d'ajouter : « Avec moi tes fourmis, en quatre jours c'est bon débarras ! » De fait ses bouquets ne sont pas pollués ; une partie de ma bibliothèque l'est. Désormais, comme disait Maman, mon appartement est un vrai capharnaüm. Le fauteur est *formica* qui se torche sur mes livres, se dissimule derrière eux, a de la nourriture accrochée à la pièce buccale... Ordures à six pattes que je ne vais tout de même pas pulvériser de vinaigre d'alcool ; ni les saupoudrer, ces rayons infestés, ainsi qu'il m'est recommandé, avec de la cannelle ! Et de rire, la main œuvrant avec cinq tiges de grands lys et de la rose en nombre impair. J'en convins sans lutter, ma sœur ayant l'instinct du style. Elle est talentueuse dans son genre et devrait, sinon avoir ses entrées en littérature, en art floral. Titre tout trouvé : *L'art du bouquet* par Rita Clack ! Haha.





Dans l'ensemble le minou apprécie la muse Euterpe, et, si vous me le demandiez, mon avis, ce serait parce – ou en réponse au fait – qu'il est tombé, un soir, de l'entrejambe d'Urania tout imprégné de liquide amniotique ; ce qui, de l'avis de chacun, est plus ou moins le cas de tous les chats mouillés. Rita, par exemple, qui coupe des tiges après l'arrangement de ses bouquets, oublie-t-elle que nous confectionnons les nôtres avec des phrases ? Experte des mots, dans un dispositif tenant du cut-up, ma main, souvent, cherchait, impuissante à trouver. L'agencement... La figure d'un poème, à peine apparaît-elle que, insistant, nous l'avons perdue ! Et cette perte est extatique : un bout de mot qui est tombé sur la page, et nous voilà dans une aventureuse extrémité. Souvent, c'est du revers de la paupière que je les balaie ; du glissement, le clignement suffit. Un exemple avec *formica*, que je dissimile en forniqua, troisième personne du passé simple de l'indicatif – et ce n'est pas tant l'ajout, la mutation du « c » que celle de la troisième consonne : l'« m » est aventureux ! Mes écritures, c'est avec les déchets verts que je les

confectionne, en ramassant tout ce qui va au compost. Et le plus grand cadeau de tous ces « ratés » est qu'ils me permettent de lire autrement.

Je reviens toujours chargée de cette exploration comme un trappeur de peaux. En aucun cas le vase – instant d'exposition, marché d'alphabet, commerce du style – est-il indispensable ; en revanche, un peu de raphia... et là je dois couper : la taille est mon maître-mot. Lire est un atout. Nous connaissons toutes l'histoire de Pénélope, ou l'art poétique à la Boileau : « Ajoutez quelquefois, et souvent effacez ». Nothom n'en dit pas moins. Quant à Quintane... Eh bien, apprécions ces avis-là. J'ai appris en regardant, et Rita a bien raison lorsqu'elle affirme que chacun de ces pétales est souillé de coups de feu ! Ils copulent et sont ailés, une véritable infection. Les moyens qu'il faut ! Évidemment que je ne suis pas toute blanche en littérature, et que mon lys est léopard !

Mais venons-en aux faits certains, à de l'indéniable, à ce comportement commun des plus avérés. D'aucuns, mieux mélomanes que d'autres, se comporteraient-ils comme le « mien » qui, sur quelques-uns des morceaux que sur lui j'ai testé, des spas

ainsi qu'e  
qual  
mes a  
izer ?

Je ne sais s'il se déchire alors, mais se repose en tout cas ; car tout en se restaurant de ses virées nocturnes, Mica étant un grand nyctophile, et, pour un chat, c'est quand même un petit peu aberrant, il explore un être chat second, dans les sons. C'est la partie du comptoir qui, exposant l'invendable peau, enchantera Rita... l'amusera, traquant Mica dans la marge extatique : « Ta poésie de la routine, un stalactite au temps bourrin ! » Pourquoi un « stalactite », je n'ai jamais compris. Mais si ma poésie participe à la catégorie de la concrétion calcaire, alors les fourmis sont les notes funèbres de mon appartement, et je leur fomenté une ode : elles regretteront s'imaginer désacraliser ma collection de poésie. Se croient-elles donc au cimetière d'Alvor, je veux dire, autre capharnaüm : les résidences, les hôtels, leurs parasols et les quelques rares villas qui bordent les plages ?







Bon, je crains que ce ne soit l'heure de la pâtée. Le chat mange une nuit étoilée : et c'est moi qui le ramasse, parfois en boule sur le tapis de seuil, informe et lourd comme un linge mouillé. Le muscle a lâché prise, et lui, débranché, consentant à être porté jusqu'à son panier, qui n'est autre que mon fauteuil, et se laissant – sans suite et nul avenir – y déposer.

Notre tapis de seuil, c'est pour Mica un chat plat en poils de coco ; copain de transit il le gratte en s'étirant de tout son long, renversé sur le dos s'y frotte. Et, croyez-le ou non, c'est le seul chat du voisinage avec lequel il interagit sans revenir scarifié, quand pour le moins croûteux. Cette nuit il était encore là, à attendre. Il m'avait entendue me lever vers les trois heures du matin et grattait à la porte. Hier soir je l'avais appelé, en vain. Il passe par les caves ; il y a là un trou dans une grille d'aération ; l'hiver le palier est plus chaud qu'un balcon.

III



Les rêves de Mica sont assurément remplis de croquettes, de n'importe quoi qui, au palais, à la langue, a des lendemains qui miaulent. Lendemain au-delà. Pas dans les sentiers battus. Plutôt une haie augmentée d'un large espace vert, d'un parc de stationnement ; comme au supermarché, là où des boîtes sont empilées sur des hauteurs vertigineuses : à portée de la main dispensatrice, la bonne main qui donne et la caresse et la pâtée. Le plus grand des coussins n'est plus rouge mais, déclinant les roses, exhibe entre deux déchirures un petit côté corallien. Repas par anticipation, il n'y a pas de bulles à flotter au-dessus, et, peu à peu, moins d'agitation à la surface : aucun effort à comparer Mica avec une pierre à oxygène.

Une minute avant ses phylactères de miaulements, seules celles de l'oxygénation, bercées par le ronronnement constant de la pompe installée depuis peu. Du débordement non plus. S'il y en avait, alors nous saurions que, de deux boîtes de pâtées, celle qu'il apprécie le plus, entre volaille et saumon, c'est la première. Et puis, il y a l'autre fauteuil, le sien, adossé à l'aquarium vis-à-vis du « mien ». Pourtant, c'est ici, sur ce coussin usé plein de poils noirs et blancs, que Mica rêve à de miraculeux aujourd'hui.







Pour l'heure, incisives, crocs et prémolaires apparaissant, Mica, revenu d'une plongée dans un sommeil félin, baye à de petites pâtées. Des dents, ce ne sont plus que blancheur ; sur l'os basal, enfin, la gencive est un doux nuancier qui va de couleur pêche à coquille d'œuf. Instant magique au bout de la langue, dont la tonalité tire vers le fuchsia ; œil ondoyant, volatil ; fugacité du rêve et du corps qui sur lui s'est refermé. Coffret. Puis le voilà qui, sur mon fauteuil appesanti, replonge avec sa grosse tête de chat européen, la cale entre accoudoir – celui de gauche – et dossier.

Coussinets sur les yeux, Mica enfouit son museau. Bientôt le rêve, à peine interrompu son cours, reprend. Les pattes sautillant en rythme alors qu'il est en somnolence, et aussi, étonnement, toute sa peau ; c'est très visible : l'onde part du cou, se prolonge à l'échine, et, passant outre ce sentier, frissonne entre les deux pointes des omoplates où l'on dépose l'anti-puces ; l'électivité statique n'étant plus sollicitée par la paume de la main, consciente que je suis des profondeurs où je ne puis l'accompagner, des hanches vers les reins elle ondule, étincelle et se transforme – écueil de la queue. Reprend au cou. Advient de la nage ajustée, cordonnée ; rien de superficiel : on dirait qu'il se décolle depuis la profondeur, dans l'onde – au seuil de la chair et du sang – comme si, accouchant d'une partition avec les signaux d'une grammaire caudale, à l'instar de la baguette d'un chef d'orchestre, ce chat écrivait dans l'espace et le temps. C'est massif, lié, structuré par le squelette en récif corallien ; c'est de la profondeur dormante, apaisée ; c'est un matou chez soi ; un Mica presque mien auquel pourtant j'appartiens, totalement domestiquée.





De Mica, mi-clos l'œil est mobile et la gueule fendue. Bien plus. (Je baisse un peu le son.) M'assois, le contemple, extasiée. Lui l'est tout autant.

Des sons diffus, je me berce et lui avec ; dans l'entre parenthèses ci-dessus, tout un chacun a compris qu'il s'agit du volume. Et que, ce qu'a pu contenir le phylactère, implicite en le baissant, c'est un animal cognitif qui, par le tamis des sons, flotte sous le plafond. Ravissement, flottement doux : au matou Mica ma matinée d'hiver est toute dévouée. C'est Mozart en croquettes, Schubert en petites pâtées, et Liszt, un actinidie polygame en bâtonnets !

Entraperçu, l'iris est tout ce qu'en ont dit les poètes, et qui ne se répète pas.







Voilà, c'est torché, ma sœur sera ravie...

Le flux de conscience, et l'intervention de l'auteure, afin de perturber l'endormissement du lectorat, c'est ce que Rita, tout particulièrement, déteste au plus haut point. Je l'entends déjà protester : « Et que penseraient mes clientes si, ne leur confectionnant que des bouquets éventrés, avec pour tout pétale, tout bouton, toute fleur de petites confessions qui n'auraient rien d'augustinien, enfin que j'allasse, par de la feuille convenue d'un vert qui n'enveloppât de surcroît que celles-ci, avec audace et sans respect, les y incorporer ?

Puis, suffoquant : Me saisis-je, emportée *dans* cet élan, sans frein, démente en ma boutique, oubliant tout de mes devoirs professionnels, déliée, sans crainte et sans recul, démesurée, coupant les derniers liens de la raison, de la paire de ciseaux pour les oblitérer d'une boucle de cheveux, d'un fragment de châle ou d'un bout du tissu de leur intimité ? »





Un petit rebond sans développer, mot insupportable dans le contexte qu'il est tout à fait inutile d'expliquer, de préciser ; donc « rebond » – non l'obturateur, qui est de la durée, une fraction de temps entre image, arrêt et ce qui a été dit, ou, sans fixation, non-dit – à moins de redite au moyen d'une périphrase ou je-ne-sais-quoi, et, non... je ne vais pas chercher. Un peu de paresse après tout ! Donc... Hem, disons-le, déconcertant le quotidien, en tout premier lieu ne sont-ce pas les cadeaux de Rita qui m'ont apporté, point d'orgue à nul repos, ce visiteur importun ? Cadeaux certes d'anniversaire, et qui embellissent mon balcon. Les uns en pouponnières, et lui, indubitablement, pour la caresse augmentée d'une pâtée, Mica, à jamais englué sur le coussin – et les moucherons aux rosiers ; je suis servie –, c'est copieux !

Puisque j'ai induit, par la bouche de ma sœur, le verbe de la coupure, l'on notera, sans réplique au musical, que de l'un de mes livres les plus chers j'ai dû, ses feuillets étant devenus papier hygiénique à du fèces d'insecte, en partie me séparer : l'avoir racheté fut une horreur, et je n'ai jamais pu me couper de celui qui servit de cabinet à de l'egesta de fourmis ! La piqûre de puceron est une chose, un appel de ma sœur... Merci ! (Je vais maintenant au plus vite, tant cette remémoration m'exaspère. Et, qui ne le comprendra, pressée d'un terminer : finissons-en, torchons !) Rita, au téléphone : *As-tu traité nos rosiers ?* Piteuse, *Non, mais... Ah, je m'en doutais, tu as négligé nos bébés ! Non, heu, je les ai chouchoutés... Peut-être pas assez...*







Mission avortée, mais comment le lui avouer ?

Me défenestrer, jeter des morceaux du lard de ma peau sur un bouquet de fleurs, me donner tout entière à de la langue au chat, au chien, au cochon qui s'en dédit, additionner des pages qui ont subi la combustion, outrage collectif, d'un anus de fourmilière ? *Et Cléa, ... tu l'as pas trop arrosée Cléa, j'espère !...* En réalité j'avais totalement oublié les recommandations, et, avec de la constance à l'oubli qui m'est habituelle, un travers que je tiens de Maman, négligé de pincer les zones de transit, heu, enfin... le truc qui fleurirait s'il ne fût bouffé.

(Si bouffé ne fût ?)

C'est là où se réfugient les petits cheptels de pucerons, là où je fais mon Augustin, là où les fourmis les traient du miellat m'a expliqué Rita, enfin tout le tra-

lala ; c'est pas un cours de botanique, et de qui donne à quoi de la sève sucrée, au fond je me fous.





Au fond, puisque au fond je vous ai entraîné, tel que, à vous en servir les parts, l'on atteint du couteau au plat, soyons au clair, mais seulement entre nous, même lorsque je sais que Rita en saura tout, que vous ne saurez pas conserver ce secret, au fond donc, cela me répugnait ; je ne le lui avoue pas. Elle me connaît, après tout ! Je suis la sabreuse de texte, et, la main verte, eh bien ! c'est elle... Et elle seule. Euh, reformulons cela : et puis non, tiens, passons... J'abandonne avec la matrice ma dignité ainsi que « nos » deux petits.

Pour résumer, terme à évacuer de toute nouvelle qui se réclamerait du genre à moins de vouloir sabrer la « chute » avec effectuation sans les bulles ; parmi les pots, les jardinières, la claustra et j'en passe, ce sont tout particulièrement des plantes à fleurs, les cadeaux : deux rosiers. L'un fleurit rouge et l'autre blanc. Les deux sont soit des hôtels avec restaurant trois-étoiles à fourmis, soit des usines à pucerons ! En fait, les deux...

Pour la ligne éditoriale (et non, je n'allais pas vous l'épargner), un petit re-rebond ? Le re- permet de nettoyer le petit mouton de poussière, celle qui fait crisser Euterpe, et notre oreille avec ; celle qui met en abîme les indéliçats squatteurs de ma bibliothèque ; celle avalée par Mica avec la tipule engluée dans un lambeau de toile – un piège tissé par l'opilion qui, dans l'angle haut, au-dessus de l'étagère observe et s'approprie, en ami de mes bouquins, l'espace : sous le plafond, contre les murs, se déplaçant d'un angle à l'autre du salon.

\*

Bref, tout cela du félin mélomane ou du chat mathématicien (écoutant, dernier vinyle sorti tout sillonné chaud de son casier, du Bach, haha !) vaut-il le coup (de feu) mieux, dans une cuisine ou l'adjacent couloir menant à notre salon, que de Rita les rêves d'art, lesquels, quant à Mica, se résument le plus souvent, négligés l'enceinte et Mozart, Liszt et Wagner, à des épiluchures de légumes avec lesquelles jouer ?

Parler d'art du chat en versifiant le mot



## TABLE

I	11
II	23
au thym, haha !	37
IV	53

Le 15 novembre, aux bons souvenirs de  
Gluck et des nombreux chats massacrés  
dans des sacs aux feux de la Saint-Jean.

Dépôt : novembre 2023

ANTÉCIMAISE

[contact@antecimaise.org](mailto:contact@antecimaise.org)



## **Eva Perlmann et Rita Clack :**

Nées en 1990 à Faro.

Fleuriste, Rita vit à Loulé et travaille à Faro. Biologiste, Eva vit et travaille à Helsinki. Elles écrivent sous leur nom de naissance : « Les Clack ».

*Le Réveil foisonnant* est un e-livre à deux.

Pour ma part, c'est que je suis la scarification incarnée ; comme on le dit d'un ongle – « je » dans ce commerce tenant du sacrificiel. Mes seuls écrits « réussis », me dit Rita, sont ceux qui, pour m'avoir échappés, sont demeurés vivants : *dans* la trappe et au-dehors...



Sans code-barres

**0 euro**